

CHAPITRE IV.

COLLINS ET LES PROPHÉTIES.

Pendant que Toland poussait les esprits au panthéisme et Shaftesbury, au scepticisme, Antoine Collins (1676-1729) attaquait directement l'anglicanisme. Issu d'une noble famille du comté de Middlesex et ami de Locke, tour à tour juge de paix, trésorier du comté d'Essex et plusieurs fois membre du Parlement, il consacra la principale partie de sa vie à écrire contre la religion et contre la Bible. Nous retrouvons chez lui plusieurs des idées de son contemporain, lord Shaftesbury, mais il n'a point pour l'Église établie les ménagements du comte diplomate. Dans un premier ouvrage, son *Essai sur l'usage de la raison*¹, publié en 1707, il soumet la foi et les vérités révélées au jugement de notre intelligence. Il déclare que les Anglais ont le droit de consulter la lumière naturelle de la raison avant d'accepter les trente-neuf articles qui sont le résumé de la foi anglicane. Il pose en principe que l'acquiescement de l'esprit à une proposition quelconque est proportionné

¹ *Essay concerning the use of reason in propositions the evidence whereof depends upon human testimony*, in-8°, 1708. Tous ses ouvrages ont été publiés sans nom d'auteur.

au degré d'évidence avec lequel elle se présente à notre esprit. De là, il déduit deux règles fort captieuses. La première, c'est que tout ce qui dans l'Écriture choque notre raison, si nous l'entendons dans le sens littéral, doit être interprété dans un sens métaphorique, comme les passages où il est dit : « Dieu s'est repenti, » et autres expressions analogues. La seconde, c'est que les faits ou les assertions qui ne s'accordent point avec notre manière de voir sur Dieu ou sur le caractère des écrivains sacrés, doivent être rejetées comme interpolées. Ces deux règles permettent de se faire aisément une religion à sa guise et de bouleverser, d'altérer l'Ancien et le Nouveau Testament, de façon à n'y laisser que ce qui nous plaît. C'est une large application du principe du libre examen. Mais Collins oublie, comme quelques-uns des déistes qui l'ont précédé, qu'il y a une grande différence entre ce qui est au-dessus de la raison et ce qui est contraire à la raison; en rejetant toutes les vérités qui dépassent notre intelligence bornée, il ne contredit pas seulement l'enseignement de la religion, il contredit aussi celui de la saine philosophie, d'après laquelle bien des choses que nous ne pouvons comprendre n'en sont pas moins certaines. « Le monde intellectuel, sans en excepter la géométrie, a dit J.-J. Rousseau, est plein de vérités incompréhensibles et pourtant incontestables, parce que la raison qui les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les apercevoir : tel est le dogme de l'existence de Dieu¹. »

¹ *Lettre à d'Alembert*, *Œuvres*, édit. Furne, t. III, 1846, p. 117.

Collins alla beaucoup plus loin, en 1713, dans son *Discours sur la liberté de penser*¹, véritable manifeste de parti, qui mit à la mode l'expression de *libre-pensée*². C'est un panégyrique de l'indépendance et de la liberté ou plutôt de la licence de penser. D'après l'auteur, les chrétiens ont grand tort de s'élever contre la libre critique. Ils ont peur des recherches dans le domaine de la révélation et cependant, dit-il, en reprenant une des objections favorites de lord Shaftesbury, ils ne peuvent savoir sans leur secours, au milieu des variantes du Nouveau Testament, quelles sont les leçons véritables. Il cite avec complaisance le passage suivant de Whitby : « La prodigieuse quantité de lectures différentes recueillies par ce docteur (Mills) doit naturellement remplir l'esprit de doutes et de soupçons et ne promettre rien de certain de ces Livres, qui sont donnés à lire en

¹ *A Discourse of Free Thinking occasioned by the rise and growth of a sect, call'd Freethinkers*, in-8°, Londres, 1713 (B. N., D² 5182). Traduit en français sous le titre : *Discours sur la liberté de penser*, in-12, Londres (La Haye), 1714 (B. N., D² 5183). Cette traduction française eut une seconde édition en 1717 et une troisième en 1766. Elle avait été faite sous les yeux mêmes de Collins, mais avec des changements considérables, introduits sans prévenir le lecteur, afin de rectifier les erreurs trop grossières que les critiques et en particulier Bentley, y avaient relevées. Voir J. Leland, *A view of the principal deistical Writers*, 5^e édit., 1766, t. I, p. 90. — Parmi ceux qui réfutèrent Collins, mentionnons ici W. Whiston, *Reflections on an anonymous Pamphlet entituled A Discourse of Free Thinking*, in-8°, Londres, 1713. Nous parlerons plus loin d'autres réfutations.

² Ce mot de libre-pensée et de libres-penseurs était si nouveau que le traducteur français n'osa pas s'en servir, et, dans son titre, donna aux libres-penseurs le nom alors courant d'esprits forts : *Discours sur la liberté de penser, écrit à l'occasion d'une nouvelle secte d'esprits forts ou de gens qui pensent librement*.

tant de différentes manières, et qui varient si fort, non seulement à chaque verset, mais encore en chaque partie d'un verset¹. » Collins ajoute pour son propre compte :

1° Si nos auteurs inspirés avaient eu entre les mains un manuscrit original des Écritures, qui subsistât encore, ou si les différents copistes dans tous les temps de l'Église avaient été inspirés, lorsqu'ils les ont transcrites, il se pourrait faire que nous aurions un texte très parfait de cet excellent Livre, dans ce qui en a été imprimé. 2° Mais puisqu'il n'a pas plu à la Providence divine de se servir de ces deux moyens, et qu'on suppose que notre salut dépend de la véritable intelligence des Écritures, nous sommes obligés d'établir notre foi sur un fondement très incertain et d'avoir recours à la critique, pour, dans ce nombre infini de différents textes, en choisir un que nous puissions nous approprier, à peu près comme nous faisons à l'égard de Térence ou de quelque autre ancien auteur. 3° Il y a encore plus d'incertitude à déterminer les paroles de l'Écriture par les conjectures de la critique qu'il ne s'en trouve à l'égard de tous les autres livres des anciens, parce que la quantité des textes dont la lecture varie si fort dans les Écritures ne provient pas seulement de l'ignorance et de la négligence, mais encore d'un propos délibéré, à dessein de soutenir des sentiments orthodoxes ou hérétiques; au lieu que l'ignorance et la négligence de ceux qui ont transcrit les anciens auteurs est la seule cause de la diversité qui se trouve dans la lecture qu'on en fait².

¹ Whitby, *Examen var. Lect. Millii*, p. 34; *Discours sur la liberté de penser*, 1714, p. 130; *A discourse of Free Thinking*, p. 71-72.

² *Discours sur la liberté de penser*, p. 131-132. Ces développements ne sont pas dans l'original anglais.

Collins conclut de là que « le canon est fort incertain » et « les Écritures autant douteuses qu'on peut l'imaginer¹. » On sera surpris de voir un homme de sens s'appuyer sur des raisons si futiles pour ébranler le Christianisme. Wetstein, dit-il², n'a pas trouvé moins de trente mille variantes dans le Nouveau Testament. Depuis on en a trouvé bien davantage, mais peu importe; le chiffre ne fait rien à l'affaire, car l'importance de l'immense majorité des leçons diverses est nulle et la presque totalité du texte, dans ce qui est essentiel, est établie d'une manière certaine. Cela nous suffit et rend les arguments de Collins sans valeur.

Du reste, l'auteur du *Discours sur la liberté de penser* cherche moins à convaincre qu'à éveiller des doutes et, sur ce point comme sur bien d'autres, il se rapproche de Shaftesbury, dont il reproduit même plus d'une fois les idées. Son but paraît être d'établir qu'on ne doit rien croire sans examen, cependant quand on va au fond de sa pensée, on s'aperçoit qu'il cherche à persuader que cet examen n'aboutit à aucune certitude. Les hommes sont toujours tombés dans une multitude d'erreurs. A toutes les époques, il y a eu de faux miracles, de fausses révélations. Les théologiens ont soutenu des systèmes fort peu raisonnables. De tout cela il conclut, à l'exemple de Shaftesbury, que l'athéisme est préférable à la superstition³. Comme si les faux miracles prouvaient qu'il

¹ *Discours sur la liberté de penser*, p. 126-127.

² *Ibid.*, p. 129.

³ *Ibid.*, p. 81, 125 et suiv., 156.

n'y en a pas de vrais! Comme si la fausse monnaie était une raison de croire qu'il n'y en a point de bonne! Les opinions contestables ou même erronées de certains théologiens n'ébranlent point la vérité, et les abus de la superstition n'atteignent point la religion elle-même. Collins, pour établir le contraire, morcelle, dénature les pages qu'il cite¹ et surtout a bien soin de ne présenter au lecteur qu'un côté de la question.

¹ En voici un exemple entre autres. Afin de corroborer ce qu'il dit au sujet de la corruption du texte sacré et que nous avons rapporté, il ajoute : « Pour mieux appuyer cette opinion, le D^r Mills a découvert un passage, dont fort peu de personnes avaient été informées avant lui, et qui avait même échappé au Père Simon dans les recherches exactes qu'il a faites, avec tant de peine, afin de prouver l'incertitude du texte de l'Écriture. Ce passage, qui fait mention d'une altération générale du texte des quatre Évangiles, faite dès le VI^e siècle, se trouve dans le *Chronicon* de Victor de Tunones, évêque d'Afrique, qui fleurissait dans ce temps-là. Ce *Chronicon* n'a été imprimé qu'à Ingolstadt l'an 1600 par Canisius, et par Joseph Scaliger dans son édition du *Chronicon* d'Eusèbe. Or ce passage est conçu en ces termes : *Sous le consulat de Messala et par le commandement de l'empereur Anastase, les Saints Évangiles ont été corrigés et réformés, se trouvant avoir été écrits par des Évangélistes qui étaient des idiots.* Ce docteur ajoute que S. Isidore, évêque de Séville, rapporte le même fait dans son *Chronicon*. » *Ibid.*, p. 132-133. — Voici le texte de Victor : « Messala consule (a. 505), Constantinopoli, jubente Anastasio imperatore, Sancta Evangelia tanquam ab idiotis Evangelistis composita, reprehenduntur et emendantur. » Migne, *Patr. lat.*, t. LXVIII, col. 950. Collins le traduit ainsi en anglais : « In the Consulship of Messalla, at the command of the Emperor Anastasius, the Holy Gospels, as written *idiotis Evangelistis*, are corrected and amended. » *A Discourse of Free Thinking*, p. 73. Leland dit à ce sujet : « Ce à quoi Collins semble attacher la plus grande importance, c'est un passage de Victor de Tunones, dans lequel il est dit que, sur l'ordre de l'empereur Anastase, les Saints Évangiles furent corrigés et amendés. C'est ce que

Ces attaques, en pays protestant, au nom de la liberté de penser, contre le Christianisme, produisirent

notre auteur appelle « la mention d'une altération générale des quatre Évangiles au sixième siècle. » Et il dit que ce passage a été découvert par le D^r Mills et qu'il était peu connu auparavant. Il aurait bien dû remarquer ce qu'ajoute le D^r Mills, qu'il est certain que ces Évangiles altérés n'ont jamais été publiés; que si cette publication avait été faite, elle aurait été mentionnée avec indignation par tous les historiens et ne se serait pas trouvée seulement dans un passage obscur (*blind*) d'une chronique sans autorité (*puny*). C'est bien là un des exemples les plus frappants de la puissance du préjugé et du fanatisme contre le Christianisme, sur les esprits qui se glorifient du nom de libres-penseurs, que l'usage qu'ils ont fait d'une telle anecdote pour prouver l'altération générale des Évangiles. — Supposé qu'Anastase eût eu l'intention de falsifier les copies des Évangiles, quoiqu'il soit tout à fait improbable qu'il eût osé le tenter, il n'aurait pu en avoir entre les mains que quelques exemplaires. Un nombre bien plus considérable en serait resté dans les différentes parties de l'empire... Si l'on admet, par impossible, qu'il eût pu réunir tous les exemplaires de l'empire d'Orient, il n'aurait pu du moins s'emparer de ceux qui existaient en nombre incalculable dans l'empire d'Occident, où il avait peu ou point de pouvoir, et ils auraient fait découvrir immédiatement les altérations et les corruptions, s'il y en avait eu. » J. Leland, *A view of the principal deistical Writers*, t. 1, p. 85. — La traduction du texte de Victor contient, de plus, une vilénie qui a été vertement relevée par le philologue Bentley (voir p. 75, note 2). « *Ab idiotis Evangelistis*, par des Évangélistes idiots, dit notre auteur, qui, s'il est de bonne foi dans sa traduction, se montre lui-même un véritable idiot dans l'acception grecque et latine de ce mot. ἰδιώτης, *Idiota*, *illiteratus*, *indoctus*, *rudis*. Voir du Fresne dans ses Glossaires. Il remarque qu'*idiot* pour un *idiot* ou *fou naturel* est particulier à votre loi anglaise, sur quoi il cite Rastal. Victor entendait-il donc les mots « Évangélistes idiots » dans votre sens anglais? Non; il voulait dire *illettrés*, *non instruits*. Que devons-nous donc penser de la scandaleuse traduction de notre auteur? Que choisira-t-il entre cette double alternative: connaissait-il le sens de Victor, ou ne le connaissait-il pas? » *Remarks*, § xxxiii, p. 113.

un grand émoi. De tous côtés surgirent des réfutations. Parmi ceux qui répondirent en Angleterre¹, on distingua surtout Bentley. Il publia des *Remarques* contre Collins, sous le pseudonyme de « Phileleutherus Lipsiensis². » Ce qu'il dit en particulier au sujet des réflexions de l'auteur déiste concernant les variantes du Nouveau Testament est judicieux et sage³. Il relève sans ménagement et avec beaucoup de science toutes les erreurs de Collins et en particulier ses mutilations et fausses interprétations de textes.

Mais il y a un côté faible dans Bentley et dans tous les autres adversaires de Collins: n'osent point saisir

¹ Un auteur anonyme, Henri Scheurléer ou Jean Rousset (d'après Barbier, *Dictionnaire des anonymes*), réfuta Collins dès 1715, en français, dans *Le parti le plus sûr ou la vérité reconnue au sujet du Discours de la Liberté de penser*, in-12, Bruxelles, 1715 (B. N., D² 5188).

² *Remarks upon a late Discourse of Free Thinking, in a Letter to F[rancis] H[ave], D. D.*, by Phileleutherus Lipsiensis, 2 vol., 1713. Ces *Remarques* avaient déjà eu huit éditions en 1743. Armand de la Chapelle en a donné une traduction française, sous ce titre: *La friponnerie laïque des Esprits forts d'Angleterre ou Remarques de Phléleuthère de Leipsick, sur le Discours de la liberté de penser, traduites sur la septième édition*, par M. N. N., in-12, Amsterdam, 1738. La première partie du titre est une allusion à l'ouvrage de Collins intitulé: *Priestcraft in perfection or a Detection of the fraud*, etc., 1709. Ce pamphlet avait eu une seconde et une troisième édition en 1710. — La huitième édition anglaise des *Remarks* est reliée à la suite du *Discourse of Free Thinking*, dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, D² 5182.

³ *La friponnerie laïque*, Remarque xxxii, p. 168-213. Voir aussi, Remarque xxxiii, p. 214-240, la réponse à ce que dit Collins sur le passage de la *Chronique* de Victor de Tunones (*Remarks*, 8^e édit., p. 88-109), et sur Victor, p. 112-120.

le taureau par les cornes, c'est-à-dire combattre son principe même, qui est la base du protestantisme. Bentley, comme l'avait fait Locke, comme le fit aussi Clarke, admet que la raison a le droit d'examiner et de discuter la religion et la révélation en pleine liberté, parce que la raison est une révélation naturelle et la révélation proprement dite une révélation raisonnable. C'est accepter le rationalisme. La raison a sans doute le droit d'examiner si la révélation est réelle et sur quels fondements elle est établie; mais, quant à son contenu, pourvu qu'il ne renferme rien d'absurde et de contradictoire, il n'est plus du domaine de la raison, il ne dépend point d'elle, comme l'ont soutenu les apologistes anglicans¹. L'intelligence humaine n'a qu'à s'incliner devant l'intelligence infinie.

Collins avait donc obtenu, de la part de ses ennemis mêmes, des concessions importantes. A la suite de la

¹ Les réfutations les plus importantes du *Discours sur la liberté de penser*, après celle de Bentley, furent celles d'Ibbot, de Crousaz et de Whiston. Benjamin Ibbot prêcha en 1713 et 1714 seize conférences de la fondation Boyle. Elles sont résumées dans le t. III, p. 3-104, de *A Defence of natural and revealed religion, being an abridgment of the Sermons preached at the Lecture founded by R. Boyle* (par G. Burnet), 4 in-8°, Londres, 1737, sous le titre de *The true notion of the exercise of private judgment or free Thinking*. — L'arien Whiston répondit par ses *Reflections on an anonymous pamphlet entitled : A discourse of Free Thinking*, Londres, 1713; de Crousaz, par un *Examen du Traité de la liberté de penser*, Amsterdam, 1718. Dès l'année 1713, on comptait en Angleterre vingt réfutations du *Discours sur la liberté de penser*, auxquelles s'en ajoutèrent quatorze autres les années suivantes. Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 230.

publication de son *Discours sur la liberté de penser* et des vives polémiques qu'il avait soulevées, il garda pendant treize ans le silence. Au bout de ce temps, en 1724, il rentra en lice, à l'occasion d'un ouvrage de Whiston (1667-1752), *Essai sur la restauration du vrai texte de l'Ancien Testament*¹. Whiston était arien. Il soutenait des opinions étranges. Il rangeait dans le canon du Nouveau Testament les Constitutions apostoliques, l'Épître de saint Barnabé, le *Pasteur* d'Hermas, etc. Il croyait aussi que l'Ancien Testament avait été corrompu par la malice des Juifs et n'était plus de nos jours tel qu'il avait été du temps de Notre-Seigneur. Par son *Essai*, il prétendit rétablir le texte biblique dans son état primitif. Une pareille tentative donnait beau jeu à la critique. Collins s'empressa de saisir cette occasion pour attaquer avec plus de violence et plus directement encore qu'il ne l'avait fait jusque-là le Christianisme et les Écritures. Dans son *Discours sur les fondements de la religion chrétienne*², publié au sujet

¹ W. Whiston, *An essay towards restoring the true Text of the Old Testament, and for vindicating the citations made thence in the New Testament*, Londres, 1722.

² *A Discourse of the grounds and reasons of the Christian Religion, in two parts : The first containing some considerations on the Quotations made from the Old in the New Testament, and particularly on the Prophecies cited from the former and said to be fulfilled in the latter; the second containing an Examination of the Schema advanced by Mr. Whiston in his Essay towards restoring the true Text of the old Testament, and for vindicating the citations thence made in the New Testament; to which is prefix'd an Apology for free debate and liberty of Writing*, In-8°, Londres, 1724 (B. N., D² 5189). L'ouvrage de Whiston qu'examina Collins

de l'*Essai* de Whiston, il prétend que les prophéties, unique fondement sur lequel on veut appuyer la foi, ne prouvent rien. Il répète ce qu'avait déjà dit Shaftesbury : « Les miracles ne peuvent pas démontrer la vérité d'une doctrine ¹. » Ils ne sont rien ; aussi n'en dit-il que ce seul mot incidemment, pour prévenir l'objection qu'on pourrait tirer, contre sa doctrine, de leur existence. A l'en croire, la religion repose uniquement et exclusivement sur les prophéties. S'il existe réellement des prophéties, le Christianisme est vrai ; si, au contraire, il n'en existe point, le Christianisme est faux. Or, en réalité, il n'y a point de véritables prophéties. Ce que l'on appelle de ce nom n'est qu'un leurre. On accorde sans doute, dans le Nouveau Testament, à certains passages de l'Ancien, une valeur prophétique, mais ce n'est qu'en leur attribuant un sens qu'ils n'ont point. Afin de le démontrer, Collins choisit cinq prophéties ² ; il

est résumé dans G. Burnet, *A Defence of natural and revealed Religion*, t. II, p. 229-269. Le *Discours sur les fondements de la religion chrétienne*, 1^{re} partie, a été traduit en français, par d'Holbach, à ce qu'on croit, dans l'*Examen des prophéties qui servirent de fondement à la religion chrétienne*, in-12, Londres, 1768.

¹ « Nor can miracles, said to be wrought by Jesus and his Apostles, in behalf of Christianity, avail any thing in the case : for miracles can never render a foundation valid, which is in itself invalid, can never make a false inference true ; can never make a Prophecy fulfill'd, which is not fulfill'd, etc. » *A Discourse of the grounds*, p. 31-32. Cf. p. 37.

² 1^o La prophétie d'Isaïe, VII, 14, sur la Vierge qui enfante, Matt., I, 22-23 ; 2^o le retour du Sauveur d'Égypte, Matt., II, 15 ; 3^o le séjour à Nazareth, Matt., II, 23 ; 4^o S. Jean-Baptiste et Élie, Matt., II, 14 ; 5^o l'aveuglement des Juifs à la venue du Messie, Is., VI, 9 ; Matt.,

les examine en détail, les discute, affirme que, prises à la lettre, elles ne peuvent être considérées comme des prédictions ; ce n'est qu'en les interprétant d'une façon allégorique et mystique qu'il est possible de les appliquer à Jésus-Christ. D'après lui, elles sont donc sans valeur.

Dans son *Discours sur la liberté de penser*, il avait fait des prophètes juifs l'étrange peinture suivante :

Les Prophètes (qui recevaient l'éducation la plus savante parmi les Juifs et étaient élevés dans les Universités appelées Écoles des Prophètes, où, entre autres moyens, pour éveiller en eux l'Esprit prophétique, on leur faisait jouer de la musique et boire du vin), les Prophètes étaient de grands Libres-Penseurs. Ils ont écrit contre la Religion établie des Juifs (que le peuple regardait comme instituée par Dieu lui-même) avec autant de liberté que s'ils l'avaient crue une imposture ¹.

Des libres-penseurs comme les prophètes ne peuvent pas évidemment avoir prédit la venue de Jésus-Christ.

Pour corroborer son argumentation, Collins soutient que c'est peu de temps seulement avant la naissance de Notre-Seigneur que les Juifs commencèrent à attendre un Messie ². De plus, dans toute sa discussion, il

XIII, 34-35. *A Discourse of the grounds and reasons of the christian religion*, p. 40-48 ; 61-77. De ces cinq prophéties, la seconde et la troisième sont seules citées par S. Matthieu dans un sens spirituel.

¹ *A Discourse of Free Thinking*, p. 121. La traduction française de 1714, p. 224-225, atténue la force des expressions anglaises.

² *A Discourse of Free Thinking*, p. 33.

raisonne comme si les Évangélistes, ou plutôt saint Matthieu, car il ne s'occupe que de lui, avaient cité toutes les prophéties de l'Ancien Testament se rapportant à Jésus-Christ et comme si ces prophéties étaient au nombre de cinq. Ce sont là des erreurs manifestes.

Les attaques de Collins dans son *Discours sur les fondements de la religion* provoquèrent naturellement de nombreuses réponses, comme l'avait déjà fait son *Discours sur la liberté de penser*. Whiston, qui avait été personnellement mis en cause, n'y fit pas moins de trois répliques¹. Samuel Clarke² et Thomas Sherlock, doyen de Chichester et depuis évêque de Londres³, se distinguèrent entre tous par leurs réfutations. Ils reconnurent qu'il y avait quelques passages de l'Ancien Testament qui pouvaient être cités dans le Nouveau par voie d'allusion et d'accommodation, mais ils soutinrent et prouvèrent que plusieurs prophéties étaient citées et appliquées dans le sens propre et littéral.

¹ Whiston, *A list of suppositions and affections in a late Discourse of the grounds, etc.*, 1724; *The literal accomplishment of Scripture prophecies, being a full answer to a late Discourse of the Grounds, etc.*, 1724; *A Supplement to the Literal accomplishment, etc.*, 1725.

² S. Clarke, *A Discourse of the connexion of the prophecies in the Old Testament and the application of them to Christ*, 1725.

³ Th. Sherlock, *The Use and Intent of prophecy in the several ages of the Church, in six Discourses*, 1725. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions. Il fut traduit en français en 1729. Migne l'a publié dans le t. VII des *Démonstrations évangéliques : De l'usage et des fins de la prophétie dans les divers âges du monde, et les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau*.

Collins voulut tenir tête à tous ses adversaires. Il s'efforça de leur répondre, en 1726, dans son *Système de la prophétie littérale*¹. C'est le dernier ouvrage qu'il ait publié contre la religion et le moins mesuré de tous. Piqué par la contradiction, il est plus franc et plus explicite. Il aggrave tout ce qu'il avait déjà avancé. Il nie jusqu'à l'existence des prophéties messianiques. « Les Sadducéens, qui s'en tenaient au sens littéral des Écritures, ne devaient pas attendre le Messie, vu qu'il n'est nulle part annoncé d'une façon claire et précise dans l'Ancien Testament. Les docteurs de la loi, les Scribes et les pharisiens, quoique grands allégoristes, bien loin de trouver dans Jésus les caractères du Messie, lui furent, comme on sait, toujours très opposés². » L'idée d'un libérateur germa dans la tête des gens du peuple. Elle fut le fruit d'un patriotisme exalté par l'oppression romaine. « L'histoire des Juifs et tous leurs livres sacrés étaient remplis d'exemples d'hommes merveilleux, suscités en des temps divers par la divinité pour délivrer son peuple des maux qu'il éprouvait. D'où l'on voit que rien n'était plus simple pour les Juifs que d'espérer que

¹ *The scheme of literal prophecy, considered in a view of the controversy occasioned by a late book entitled : A Discourse of the grounds, etc.*, 2 in-12, Londres, 1726 (avec une seule pagination). On trouve à la fin de la Préface, p. x-xvi, la liste bibliographique de trente-un ouvrages publiés contre le *Discourse of the grounds*, de 1723 à 1726. Une traduction abrégée du *Scheme* se trouve dans l'*Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, in-12, Londres, 1768, p. 118-234 (B. N., D² 3712 A. Réserve).

² *Examen des prophéties*, p. 127. Cf. *The Scheme of literal prophecy* (B. N., D² 5190), p. 20-22.

le Dieu qui les avait choisis pour être un peuple chéri, qui leur avait promis de ne les abandonner jamais, qui les avait tant de fois délivrés, les délivrerait encore par les mêmes moyens¹. » Les Apôtres partagèrent cette erreur populaire. « Les disciples de Jésus ne s'attachèrent à lui d'abord que dans l'opinion qu'il était le conquérant et le vainqueur attendu. (Ils) conclurent qu'ils s'étaient trompés sur son compte, quand ils le virent mourir au lieu de sauver Israël². » Les nombreux textes des Targums qui appliquent formellement au Messie les prophéties anciennes qu'ils paraphrasent sont traités d'interpolations³. « Ce ne fut que dans le onzième siècle de notre ère que [la croyance au Messie] devint pour les Juifs un des articles fondamentaux de leur foi, temps auquel Moïse Maimonide l'inséra dans leur symbole⁴. »

Édouard Chandler, évêque anglican de Coventry et de Lichfield, puis de Durham († 1750), avait réfuté le *Discours sur les fondements de la religion* en citant un certain nombre de prophéties littérales sur l'avènement futur du Messie⁵. Collins s'efforce de lui répondre en

¹ *Examen des prophéties*, p. 126. Cette explication mérite d'être mentionnée, car Strauss a prétendu expliquer par la même idée l'origine mythique de la plupart des faits de la vie de Jésus, mais elle n'est pas exposée clairement dans le livre même de Collins, comme elle l'est dans l'abrégé. Cf. *Scheme of literal prophecy*, p. 10 et passim.

² *Examen des prophéties*, p. 124-125; *Scheme*, p. 14-16.

³ « It seems to me most probable, that many of the places, wherein the Messiah is expressly nam'd are interpolations. » *Scheme*, p. 16.

⁴ *Examen des prophéties*, p. 126-127; *Scheme*, p. 20, 24-25.

⁵ *A Defence of Christianity from the prophecies of the Old Tes-*

les reprenant une à une¹. Il attaque surtout celles qui sont tirées du livre de Daniel. Pour se débarrasser de ce témoignage qui le gêne, il en nie l'authenticité². Il en appelle à la clairvoyance du païen Porphyre³; il accumule à peu près tous les arguments dont se servent aujourd'hui les rationalistes pour nier, à son exemple, l'antiquité du livre de Daniel. Son antagoniste, Édouard Chandler, ne laissa pas sans réplique le *Système de la prophétie littérale*. Il prit vigoureusement la défense du quatrième grand prophète et en particulier de ses oracles relatifs au Messie⁴. Collins n'avait d'ailleurs rien répondu à une grande partie des raisons de ses adversaires, et plus d'une fois il avait dénaturé celles qu'il s'était efforcé de discuter. La plupart de ses critiques ont eu à se plaindre de ses procédés et ont relevé les altérations et les mutilations ou transformations qu'il a fait subir aux passages qu'il a cités⁵.

On voit par tout ce que nous venons de dire que Collins, comme la plupart des déistes anglais et des incrédules de tous les temps, s'était rapproché de plus en plus du naturalisme. Il en était même arrivé peu à peu

tament, wherein are consider'd all the objections against this kind of proof, advanc'd in a late Discourse of the Grounds, etc., in-8°, 1725.

¹ *Scheme*, p. 105-220.

² *Ibid.*, p. 140-159. Il revient sur ce sujet à la fin de l'ouvrage, dans une *Addition*, p. 421-438. *Examen des prophéties*, p. 148-158.

³ *Scheme*, p. 143; *Examen*, p. 152. Voir notre tome I, p. 172.

⁴ *A vindication of the Defence of Christianity from the prophecies of the Old Testament*, 1728.

⁵ J. Leland, *A view of the deistical Writers*, t. I, p. 99-100.

à nier les vérités fondamentales de la philosophie comme de la religion. Dans son *Discours sur la liberté de penser*¹, il ne rougit pas de préférer la morale d'Épicure à celle de l'Évangile. Épicure, d'après lui, est digne de tous nos respects, car il enseigne la plus divine de toutes les vertus, l'amitié. Nous devrions bien lui en savoir gré, nous autres chrétiens, et tâcher de l'imiter, car notre religion ne nous parle pas de cette vertu, si bien que le mot d'amitié ne se lit même pas dans le Nouveau Testament².

Déjà dans ses premières publications Collins avait révoqué en doute la spiritualité de l'âme. Le célèbre Clarke défendit contre Dodwell la croyance à l'immortalité. Collins intervint dans le débat et prit parti contre Clarke³. Il soutint que l'âme serait-elle simple de sa

¹ *Discours sur la liberté de penser*, 1714, p. 189-192; *A Discourse of Free Thinking*, p. 102-104.

² Si le mot « amitié, » comme tant d'autres noms abstraits, ne se lit pas dans les Évangiles, le mot φίλος, dans le sens d'ami, s'y lit fréquemment, ce qui revient au même que si l'on y lisait le mot « amitié. » Cf. Luc, VII, 6; XI, 5, 6, 8; XII, 4; XV, 6, 29; XVI, 9; XXI, 16; Joa., III, 29; XI, 11; XV, 13, 14, 15, etc. Cf. *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes*, p. 58. — Le comte de Shaftesbury avait aussi reproché au Christianisme, dans son *Sensus communis*, de n'avoir pas fait de l'amitié une vertu. Collins, *loc. cit.*, p. 291 (p. 104 du texte anglais), s'appuie sur Taylor.

³ I. *A letter to Mr. Dodwell, containing some remarks, on a (pretended) demonstration of the immateriality and natural immortality of the soul, in Mr. Clarke's Answer to a late Epistolary Discourse*, in-8°, Londres, 1707 et 1709. — II. *A Defence of the argument made use of in a Letter to Mr. Dodwell*, in-8°, Londres, 1707. — III. *A Reply to Mr. Clarke's Defence of his Letter to Mr. Dodwell*, in-8°, Londres, 1707 et 1709. — IV. *Reflections on Mr. Clarke's*

nature, il ne s'ensuivrait point qu'elle fût immortelle. D'après lui, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme ne peuvent se prouver que par la révélation. Renouvelant alors la distinction peu sincère qu'avaient faite avant lui plusieurs averroïstes et incrédules italiens : « Je doute comme philosophe, disait-il, et je crois comme chrétien. » On sait ce que valent de telles professions de foi. L'incrédule anglais nia la vie future, la rémunération morale et jusqu'à la liberté humaine⁴, comme il nia les prophéties et la révélation. Les déterministes les plus ardens de nos jours ne font guère que reproduire ses arguments.

Collins a eu le triste honneur d'être un des auteurs préférés de Voltaire. Le patriarche de Ferney lui a fait

second Defence of his Letter to Mr. Dodwell, in-8°, Londres, 1707 et 1711. — V. *An Answer to Mr. Clarke's third Defence of his Letter to Mr. Dodwell*, in-8°, Londres, 1708 et 1711. Le tout a été publié en français sous le titre d'*Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine, trad. de l'anglais sur la dernière édition, revue et corrigée par l'auteur*, in-8°, Londres, 1749 et 1769. L'athée Nageon a inséré l'*Essai* dans l'*Encyclopédie méthodique, Philosophie ancienne et moderne*, t. I, 1791, p. 794-858.

⁴ *Philosophical Enquiry concerning human Liberty*, in-8°, Londres, 1715. Ce travail fut traduit en français par Desmaiseaux, sous le titre de *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme* (Il a paru en 1756 une nouvelle traduction française de cet écrit sous le titre de *Paradoxes sur le principe des actions humaines*, avec un grand nombre de notes tout à fait matérialistes). Les *Remarques* de Clarke en réponse à Collins sont imprimées à la suite des *Recherches* de ce dernier dans P. Desmaiseaux, *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, etc.*, 2 in-12, Amsterdam, 1720. Les *Recherches* de Collins sont t. I, p. 245-350, et les *Remarques* de Clarke, p. 353-409. Nageon a inséré en entier la traduction de 1756 des *Recherches*, *loc. cit.*, p. 751-792.

de nombreux emprunts et il aimait à le combler d'éloges, surtout à cause de ses attaques contre la liberté :

De tous les philosophes qui ont écrit hardiment contre la liberté, celui qui, sans contredit, l'a fait avec plus de méthode, de force et de clarté, c'est Collins¹... Cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement. Je lus des scolastiques (?) et je fus comme eux dans les ténèbres. Je lus Locke, et j'aperçus des traits de lumière. Je lus le traité de Collins, qui me parut Locke perfectionné, et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance².

Plusieurs historiens ont loué le caractère et même les vertus privées de Collins. Pour être dans la vérité et la justice, il faut rabattre considérablement de ces éloges. Ses écrits en faveur du déisme remplissent une période de vingt années (1707-1727), qui a été celle où

¹ *Éléments de philosophie de Newton*, 1^{re} partie, ch. iv, *Œuvres*, édit. Didot, 1853, t. v, p. 679.

² *Le Philosophe ignorant*, § 13, *Œuvres*, t. vi, p. 26. Ce qui n'empêchait pas Voltaire d'écrire au roi de Prusse, le 8 mars 1738 : « Plus je m'examine, plus je me crois libre (en plusieurs cas). C'est un sentiment que tous les hommes ont comme moi ; c'est le principe inviolable de notre conduite : les plus outrés partisans de la fatalité absolue se gouvernent tous suivant les principes de la liberté. » En octobre 1737, il lui avait déjà écrit : « On aura beau faire des raisonnements spécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme si nous étions libres, tant le sentiment intérieur de notre liberté est profondément gravé dans notre âme, et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence sur nos actions. » Voir aussi Lettres au même du 8 mars et du 23 janvier 1738, *Œuvres*, t. x, lettre 48, p. 69 ; lettre 32, p. 42 ; lettre 48, p. 68 ; lettre 39, p. 54.

la secte a jeté le plus d'éclat et fait le plus de bruit. « Nul n'est entré dans plus de querelles (que Collins), ni plus résolument, quoique nul n'ait apporté dans les querelles une habileté plus hypocrite, dit M. Sayous. Le mot peut paraître sévère pour un homme dont la jeunesse fut honorée de l'amitié de Locke : il sera malheureusement justifié. Le gentleman d'un commerce agréable, le trésorier respecté du comté d'Essex, le mourant paisible qui exprime la certitude de se rendre « dans le séjour de ceux qui aiment Dieu, » n'en est pas moins, à ne juger que d'après les écrits sortis de sa plume, la figure la moins sympathique, pour ne pas dire la plus répulsive, de tout le déisme anglais¹. »

¹ Ed. Sayous, *Les déistes anglais*, in-8°, Paris, 1882, p. 90-91. On peut voir plusieurs jugements sur Collins, réunis dans A. Kippis, *Biographia Britannica*, in-f°, t. iv, Londres, 1789, p. 26-28.